

FRANZ SERVais

Nous venons d'apprendre, avec une douleur véritable, la mort subite d'un compositeur de très hautes aspirations et de talent supérieur : M. Franz Servais. L'an passé, le théâtre grand-ducal de Carlsruhe représentait, pour la première fois, en des conditions d'art remarquables, la tragédie lyrique de l'*Apollonide* dont il avait écrit la partition sur le beau poème de Leconte de L'Isle. Ce fut une soirée magnifique. Les échos de l'Allemagne et de la France en témoignèrent à l'envi. Au sortir du théâtre, le musicien, la physionomie radieuse, disait, en présence de plusieurs amis :

« Je suis jeune encore : j'ai beaucoup espéré, j'ai beaucoup souffert. Il me semble qu'aujourd'hui seulement l'avenir s'ouvre pour moi. Mon vœu le plus cher aurait été que la Belgique et la France fissent le premier accueil à mon œuvre, en laquelle j'ai mis tout mon cœur. Puisse-t-elle, à présent, revenir bientôt à mes deux patries ! Les artistes allemands m'ont donné la joie de l'entendre. Combien il me serait doux de voir les artistes français, pour qui elle a été faite, la recueillir et l'aimer. »

Hélas ! le pauvre Franz Servais n'aura pas eu cette joie. Une angine de poitrine l'a abattu, hier matin, d'un seul coup.

Ce n'est pas le moment de parler longuement de lui et de définir son idéal. On ne saurait trouver ici que de brèves notes et des paroles de funèbre et douloureux adieu.

Le parfait musicien de l'*Apollonide* n'avait pas cinquante ans. Il était fils du grand violoncelliste Servais à qui, naguère, la petite ville de Hal, près Bruxelles, érigeait une statue sculptée par M. Godevski. Tandis que son frère aîné devenait, comme son père, un admirable virtuose, Franz s'adonnait à la composition. En 1873, l'Académie de Belgique lui décernait le prix de Rome pour sa cantate dramatique : la *Mort du Tasse*, depuis transportée au théâtre non sans succès. Liszt lui prodigua ses conseils. Son esprit, tout ensemble élargi et affiné par la plus belle culture, ne rêvait que d'art sublime et de lumineuses visions. Pour le cœur, il l'avait d'une sensibilité exquise, d'une générosité de sentiment toujours en éveil.

Un certain temps, le théâtre royal de la Monnaie l'eut comme premier chef d'orchestre, chargé de monter les drames wagnériens. On le vit aussi à la tête d'une société de concert symphonique, à Bruxelles, et les concerts qu'il dirigea ont laissé aux artistes et aux amateurs de son pays un profond souvenir. Il écrivit des mélodies vocales de la poésie la plus pénétrante et quelques pièces instrumentales. Mais, de bonne heure, la pensée de l'*Apollonide* s'empara de lui. Durant des années, il s'enferma dans sa conception, sacrifiant à la réaliser tout son savoir, toute son ardeur, toutes ses forces. Liszt, un soir, après avoir pris connaissance des scènes achevées, ne put se tenir de s'écrier : « Personne n'a plus de sincérité, d'intime émotion, de pure et sereine noblesse. La plupart des compositeurs se confinent au rôle de faiseurs de musique et produisent à la hâte des opéras quelconques, qui ne pourront durer. Servais se confie au temps, qui mûrit les idées et assure les formes. L'exemple qu'il donne doit lui mériter le respect de tous, en attendant que son œuvre lui vaille une juste admiration ».

A travers les circonstances d'une vie parfois très rude, avec une simplicité, une ferveur et une conscience infinies, en un désintéressement absolu des choses extérieures où son amour-propre eût pu trouver son compte, il a poursuivi sa tâche jusqu'au bout. Son triomphe de Carlsruhe ne l'avait pas grisé. Retiré dans une petite maison d'Asnières, il s'y recueillait pour une création nouvelle. Les théâtres allemands l'appelaient pour mettre son drame à la scène. Très prochainement, on l'attendait à Weimar, où l'*Apollonide* est en répétition. Et voilà qu'il s'est brusquement endormi du dernier sommeil.

Que l'on jette sur sa tombe le laurier qu'il n'a pu cueillir. Que l'on joue devant son cercueil l'éloge funèbre et triomphale qu'il avait écrite en songeant à son frère, moissonné en pleine jeunesse, et qui forme le dernier entr'acte de sa partition. Sa mémoire vivra dans l'affection de ses amis et, toujours, il se trouvera des délicats pour respirer les fleurs de ses œuvres rares et douces. Franz Servais a souffert ; il n'a connu que des aurores de joie ; mais il a dégagé, au moins, quelque chose de son âme et il laisse des exemples d'indépendance, de courage esthétique, de fierté morale qui l'honoreront à jamais.

Fourcaud